

Journal des Voyages

ET DES AVENTURES DE TERRE ET DE MER

N° 732. — Prix : 15 centimes. — JOURNAL HEBDOMADAIRE — Bureaux : 8, rue Saint-Joseph.
Abonnements. — PARIS ET SEINE, 8 fr. — DÉPARTEMENTS, 10 fr. — ÉTRANGER, 12 fr. — Dimanche 19 Juillet 1891.

Texte. — L.-X. DE RICARD : Dix mois à Java. — P. d'ESTRÈS : Un sport inconnu. — L. BOUSSEYARD : Le Défilé d'Enfer. — R. PAEL : Le porc bengalain. — A. PIGNON : Les Champs d'or de la Guyane. — A. BAOUX : La Guerre à Mort. — C. AMÉNO : Les combats de coqs à Manille. — J. KERVADIC : Histoire de cambuse. — A. B. : Le Tour du Monde en 90 jours. — MÉMOR : Aux naufragés du « Serpent ». — G. DEREING : Société de géographie de Paris. — Nos colonies. — Missions et explorations. — Chronique.

Illustrations. — Dix mois à Java : Ce qu'il y a d'amusant à l'œil, c'est l'aspect de la foule si variée de costumes ; Carte. — Le Défilé d'Enfer : L'homme s'approche d'un pas lourd et allongé. — Les Champs d'or de la Guyane : (12 gravures). — Les Combats de coqs à Manille : Deux coqs sont mis en présence. — Aux naufragés du « Serpent » : Le monument s'élève au bord de l'Océan.

DIX MOIS A JAVA

PAR L.-XAVIER DE RICARD



DIX MOIS A JAVA. — Ce qu'il y a d'amusant à l'œil, c'est l'aspect de la foule si variée de costumes. (Page 33, col. 1.)

AVIS AUX LECTEURS
DU
JOURNAL DES VOYAGES

Un très grand nombre de nouveaux acheteurs et abonnés du Journal des Voyages nous ont demandé s'il leur serait possible d'acquiescer à crédit la collection de notre publication, payable à raison de 5 francs par mois.

Afin de leur être agréable, nous avons pris, avec les trois maisons dont nous vous donnons les adresses ci-dessous, les plus importantes pour la vente de librairie à crédit, des arrangements qui permettront à ceux de nos nombreux lecteurs qui ne possèdent pas la collection du Journal des Voyages de se procurer immédiatement les 28 premiers volumes qui la composent, et qui représentent un achat se montant à 112 francs, en ne payant que 5 francs par mois.

Les commandes de collections du Journal des Voyages doivent être adressées directement :

Soit à la LIBRAIRIE DES CONNAISSANCES UTILES, 12, rue Saint-Joseph;

Soit à M. LEVASSEUR, 33, rue de Fleuries, à Paris;

Ou à M. HÉBERT, 7, rue Perronet, à Paris;

Qui se mettront en rapport direct avec les personnes qui leur feront tenir leurs demandes.

SCÈNES ET ÉPISODES DE LA VIE TROPICALE

DIX MOIS A JAVA

I
JAVA

Pour tous ceux qui ont fréquenté l'Exposition de 1889, Java est restée le pays des Javanaises, des frères danseuses jaunes aux lèvres rouges et aux pieds nus qui miment, sur des rythmes de complaintes, en gestes d'une lenteur presque hiératique, des scénettes à la fois mystiques et passionnelles. Et c'est à la curiosité qu'elles ont suscitée et qui les avait rendues presque populaires que les Hollandais ont attribué l'affluence inaccoutumée de touristes et de voyageurs qui sont venus, l'année dernière, visiter leur grande colonie de l'archipel Indien. J'étais de ces visiteurs : mais je me dois de protester, pour ma part, contre la malignité d'une pareille imputation. Envoyé à Java par le sous-secrétariat des colonies, le désir de retrouver, en leur milieu, les petites danseuses de l'Esplanade des Invalides entraînait pour peu de chose dans les préoccupations de la mission dont j'étais chargé.

Si bien que je ne les ai ni recherchées ni revues. On m'a bien raconté que la civi-

lisation parisienne ne les avait pas trop améliorées : je ne me risquerai pas à répéter aux lecteurs et surtout aux lectrices du Journal des Voyages les quelques paroles d'argot boulevardier qu'elles ont retenues et qu'elles débitent, dit-on, à tout propos avec une sagacité de perroquets. Mais, si je ne les ai pas rencontrées, j'ai assisté à d'autres danses et vu d'autres *rongaines*, en même temps poètes et improvisatrices, qui m'ont permis de ne pas beaucoup les regretter.

Je ne veux pas entrer dans trop de détails géographiques ni administratifs sur Java, la seule de toutes les possessions des Hollandais dans l'archipel Indien qui soit, dans toute son étendue, vraiment administrée et exploitée par eux, avec des différences de régime, d'ailleurs, car, à côté de pays soumis directement et officiellement, il en est d'autres où les princes indigènes, sous la surveillance de fonctionnaires, conservent au moins l'apparence et le cérémonial de leur ancienne autorité. Les autres îles, sauf quelques districts situés sur les côtes, ne se rattachent à l'empire colonial hollandais que par des liens plus ou moins lâches de vasselage et de protectorat. On comprend qu'une petite nation comme la Hollande, si industrielle et si active qu'elle soit, n'ait pu suffire encore, malgré des titres de propriété qui remontent plus ou moins haut, à administrer, gouverner, exploiter des centaines d'îles, dont quelques-unes, comme Sumatra et Bornéo, ont des dimensions de continents. Beaucoup ne sont vraiment connues que sur le littoral : les régions de l'intérieur n'ont été qu'à peine explorées ou ne l'ont pas été du tout. Il n'y a que peu d'années relativement que les Hollandais ont eu la curiosité de connaître à fond l'immense domaine qu'ils possèdent par la prétention plus que par le fait. Mais Java a toujours été, Java est encore le centre de toute leur puissance dans l'Insulinde. C'est comme une seconde métropole qui, pendant longtemps, a versé dans la caisse de la métropole européenne des excédents, que celle-ci n'a guère employés qu'à son bénéfice particulier. Java enrichissait la Hollande et restait pauvre. Maintenant ce *boni* colonial, comme on dirait, n'est plus qu'un souvenir. Le budget de Java se solde annuellement par un déficit qui, l'année dernière, sur une recette de 128 millions de florins (environ 268 millions de francs), n'a pas été inférieur à une douzaine de millions de florins, soit plus du 25 millions de francs. C'est que Java ne subvient pas seulement à ses propres besoins, aux nécessités croissantes de son outillage industriel, encore peu développé, mais aussi à tous les frais de la domination hollandaise dans l'Insulinde. Car, à part quelques rares localités, le reste de l'archipel Indien, économiquement, ne rapporte pas : au contraire. C'est Java qui paie, et les dépenses ne

1. *Rongaines*, danseuses.

sont pas minimes, surtout avec cette interminable guerre d'Atjé (Sumatra) qui dure depuis près de dix-huit ans sans être guère plus avancée qu'au début, et avec les autres expéditions — plus ou moins heureuses, comme celle de Flores récemment — auxquelles, de temps en temps, sont contraints les Hollandais pour se prouver à eux-mêmes et prouver aux autres la réalité de leur souveraineté, ou, pour se servir d'une expression plus juste, de leur suzeraineté.

J'ajouterai, et j'en aurai fini avec ces préliminaires, que, d'après le recensement de 1887, la population indigène à Java est de 22,139,624 individus, sur une superficie de 131,832 kilomètres carrés : tandis que la population européenne (et entendez sous cette dénomination toutes les nationalités et les mépris d'Européens assimilés à ceux-ci) n'était que de 41,638, à peu près le sixième de la population chinoise, évaluée à 232,683. Les quatre années écoulées n'ont pu modifier sensiblement ces chiffres qu'en faveur des indigènes qui s'accroissent de 432,000 environ par an. Dans le même laps de temps, les Chinois augmentent de 7,110 (et je crois ce nombre officiel inférieur à la réalité) et les Européens se contentent d'une progression de 1,200 à peu près ; il convient de dire encore que, selon l'opinion commune, une famille hollandaise ne dure que trois générations en Insulinde. — Calculez ce que sera devenu l'écart de ces populations dans vingt-cinq années d'ici, par exemple !

II

DE PRIOK A BATAVIA

Quand, venant de Singa-poor, on atteint, après deux jours de traversée, à Tandjoug-Priok, le nouveau port de Batavia, la première impression est certainement une déception. Le littoral plat et triste n'offre rien d'exceptionnel comme végétation. Les quais nus, blanchis de soleil, sur lesquels le zinc des magasins de la douane qui le longent réverbère une asphyxiante chaleur d'étuve, sont d'une inconcevable mélancolie, et l'on s'y sent, aussitôt, comme intoxiqué d'une atmosphère de fièvre. Priok est, en effet, un des endroits les plus malsains de Java ; aussi, les négociants qui y viennent de Batavia se hâtent-ils, leurs affaires expédiées, de rentrer en ville, et les navires eux-mêmes se gardent bien de rester à quai. Leurs déchargements opérés, ils vont stationner en rade. Sans cette précaution, toutes les fièvres qui résident dans les eaux mornes du port et sous les eaux stagnantes des marécages voisins, ravageraient cruellement leurs équipages. Et elle ne suffit pas pourtant toujours à les en préserver complètement.

Tout ce qu'on voit de Priok, en débarquant, ce sont ses quais, sa gare et des dépôts de charbon. De ville, on n'en voit pas et il n'y en a point en effet. En tout cas, on

n'aurait pas la curiosité de s'attarder à la visiter. On est trop pressé de monter en wagon et de filer sur Batavia. Dans ce trajet de vingt à trente minutes, selon le quartier où l'on descend, on traverse d'abord un pays assez maussade de brousses enchevêtrées de lianes, sous lesquelles on devine au croupissement de marais, et que coupe de-ci de-là quelque tronçon ou quelque coude de rivière aux eaux boueuses. Le chemin de fer suit le canal de Priok à Batavia, le long duquel, sous des bouquets de cocotiers, parmi des touffes de bananiers, apparaissent des cases indigènes exhausées sur de courts pilotis, et dont le toit d'*Atap'*, rarement de briques, à l'arête très haute et très aiguë, se rabat de chaque côté très bas, comme les deux ailes d'une couveuse. Tout le long de leur longue tige, les cocotiers ont, de distance en distance, des encoches, pratiquées pour faciliter l'ascension aux indigènes qui grimpent en haut, jusqu'au floquet, détacher les cocos.

Ce qu'il y a d'amusant à l'œil, quand on arrive à Batavia, pour la première fois, c'est l'aspect de la foule, si variée de costumes, si bigarrée de couleurs, si diverse de races. Toutes les nuances y sont confondues dans un brouhaha des plus pittoresques; non seulement les nuances d'étoffes, mais les nuances de peaux. Européens, Chinois, Malais, métiés de toute composition, Arabes, etc., et, parmi tout ce papillotage rose, jaune, bleu, vert, rouge, blanc, des torsos nus de coolies (portefaix) teintés de chocolat et luisants de sueur, portant sur les épaules, pendus à un long bambou (le *pikoulan*) des paniers combles de fruits ou de marchandises de pacotille. Et les coiffures offrent la même indescriptible variété : les cheveux des femmes, très tirés de dessus le front, ramassés sur le derrière de la tête, lissés et lustrés d'huile de coco, et pétillants de verroteries multicolores enchâssées dans des épingles d'argent; le foulard brun ramagé des indigènes dont les ailes sont relevées ou rabattues sur la nuque et sur le front, ou forment de petites cornes au-dessus des oreilles, selon les races; les couvre-chefs des campagnards : ronds, bombés, pointus, peinturlurés de rose, de vert et d'or, vernissés de laque, de toutes dimensions, quelques-uns énormes comme des parapluies étendus, se mêlent aux feutres noirs et marrons et aux *manilles* des Européens et des Chinois. Mais, si l'œil est ravi de tout ce bariolage, l'odorat est moins satisfait. Les odeurs de l'huile rance, les odeurs de toutes ces sueurs, l'odeur infecte des poissons secs, et l'odeur, pire encore, d'ail pourri du dourgan (en la saison de ce fruit) combinent une harmonie de parfums qui n'est pas des plus réjouissantes.

Ce qui donne à Batavia, au moins dans le quartier européen, cet aspect de parc qu'on a déjà constaté, c'est la largeur et

l'ombrage des rues ou plutôt des avenues; pas de pavés, pas de trottoirs, et, surtout, pas de ces maussades murailles qui, dans les faubourgs les plus campagnards des villes européennes, coupent et morcellent la vue. Des bornes blanches, reliées par des chaînes, ou des haies vives séparent entre elles les maisons, toutes crépies à blanc, toutes à galerie ouverte et à colonnes, toutes au milieu du même jardin, dessiné sur le même plan ou peu s'en faut, et, à peu de chose près, composé des mêmes plantes. Il ressort de cette uniformité une impression de bien-être, de propreté et d'espace bien aéré, que je ne nie pas, mais aussi une sensation fatigante de monotonie et presque d'ennui. Le génie hollandais manque un peu de fantaisie et de gaieté; c'est dommage, surtout dans ces pays tropicaux qui s'accommoderaient si bien de l'une et de l'autre.

Aussi, pour un étranger, le quartier européen n'est pas ce qu'il y a de plus intéressant à Batavia. Il est le plus sain, certainement le plus somptueux, et enfin, le plus beau, si vous voulez. Mais la Batavia intéressante, c'est la vieille Batavia : le quartier chinois, le Kali-begar, ou quartier du commerce, et l'antique Sacatra. Ce sont ces vieux quartiers qui ont valu à Batavia le renom d'insalubrité qu'elle conserve un peu injustement. Beaucoup d'améliorations, entre autres faites, la distribution d'eaux potables, ont pourtant très assaini la ville, surtout pour la population européenne, qui se nourrit mieux et s'entretient plus proprement, dans des demeures mieux entendues, que la population indigène et chinoise.

LOUIS-XAVIER DE RICARD.

(à suivre.)

CURIOSITÉS DU GRAND CHEMIN

UN SPORT INCONNU

En août 1790, une des plages les plus fréquentées de l'Angleterre, la station de Brighthelmstone, fut le théâtre d'une course d'un genre tout à fait nouveau, que personne n'avait encore imaginée, et dont les plus intrépides *sportsmen* n'ont pas, que je sache, réédité les saisissantes émotions.

Cinq baigneurs, de conditions diverses, avaient parié entre eux « à qui marcherait le plus loin dans la mer avec ses habits sur le corps ».

L'auteur, à qui nous empruntons cette anecdote, ajoute qu'au nombre des concurrents se trouvait un prince, un grand prince, une Altesse... il ne dit pas royale, mais il est facile de lire cet adjectif entre les lignes; et nous voyons tout à l'heure quel était le puissant seigneur qui ne craignait pas de risquer dans les flots sa précieuse personne.

L'enjeu de chaque parieur était de 50 guinées. Autour des concurrents se pressait une foule de baigneurs et de curieux, qui, suivant la mode anglaise, paraient également pour ou contre.

Bientôt le signal est donné.

Deux coureurs sur cinq ne partent pas. Une petite bise, assez froide, avait rafraîchi l'atmosphère, puis la mer était houleuse; la crainte d'un rhume et le sentiment de la conservation personnelle enchaînent donc au rivage ces dilettantes chez qui la passion du jeu n'excluait pas la prudence.

Un troisième fit quelques pas dans la mer et revint aussitôt : il abandonnait ainsi sa mise, à l'exemple de ses compagnons qui, eux du moins, ne s'étaient pas mouillés.

Restaient donc en présence deux lutteurs : le prince et un modeste bonnetier de Londres qui ne craignait pas de se mesurer avec l'Altesse.

Le digne commerçant, qui connaissait mieux l'art de tisser les bas que le métier de courtoisane, ne voulut pas laisser au prince l'honneur de gagner la course : il s'avança lentement, entra dans la mer sans précipitation et marcha doucement, à petits pas et la tête haute.

Le prince, au contraire, s'élança dans les flots comme un fou; mais bientôt il ne put tenir sur ses jambes, il trébucha et avait force gorgées d'eau salée.

Pendant les spectateurs qui suivaient, de la plage, toutes les péripéties de la lutte, paraient, paraient, paraient : les enjeux dépassaient quatre mille guinées.

Et le bonnetier marchait toujours.

L'Altesse avait renoncé au combat et regagnait péniblement le rivage : il fallut que deux marins vinsent à sa rencontre et à son secours pour l'empêcher de s'abîmer sous les vagues.

Quant au bonnetier, dès qu'il se vit seul maître incontesté du champ de bataille, il revint aussi tranquillement qu'il était parti.

« Plusieurs personnes, conclut philosophiquement notre auteur, rentrèrent à sec et le prince fut mouillé à fond. »

Ce prince n'était autre que le prince de Galles qui régna plus tard sous le nom de Georges IV. C'était un débauché, un ivrogne et un filou qui fut la honte de son temps et qui fit le désespoir de son père. Il eut jusqu'à douze millions de dettes que le roi se refusa obstinément à payer et il se vit un jour tellement pressé par le besoin d'argent qu'il ne craignit pas, à une course de Newmarket, de tricher sur un cheval.

Il n'eut pas cette ressource à Brighthelmstone; d'ailleurs il avait complètement perdu la tête, comme le laisse entendre malicieusement le narrateur; il trébucha, sans doute sous l'influence de l'ivresse, et si, ce jour-là, il était resté pour tout de bon dans la mer, l'Angleterre n'eût certes pas perdu un de ses plus grands monarques.

LES GRANDES AVENTURES

LE DÉFILÉ D'ENFER¹PREMIÈRE PARTIE
POUR VENGER UN PÈRE

VI

Mauvais et bon sujet. — Journées d'attente. — Angoisse. — Un Indien. — Comédie qui manque de devenir tragédie. — Pris au lasso. — Bob !... — Un *squawman*. — Subtile et juste déduction. — Piste habilement suivie. — Mystérieux entretien. — Comment le cow-boy employa ses trois jours. — M. Jonathan.

Les trois frères avaient tout d'abord et malgré eux subi l'influence de ce personnage bizarre nommé Bob Kennedy. Mais, si rapide avait été la succession des événements depuis leur entrée sur le territoire américain, et Bob avait été si intimement lié à ces événements, qu'ils n'avaient pu ni réfléchir, ni temporiser.

Plus prudents, plus avisés qu'on ne l'est habituellement à leur âge, ils n'eussent jamais permis, en temps ordinaire, qu'un homme aussi suspect leur imposât de la sorte sa présence et sa collaboration. Car, enfin, rencontrer quelqu'un accroché par le cou à une corde fixée au sommet d'un poteau télégraphique n'a jamais été, pour ce quelqu'un, une recommandation puissante, même en Amérique, ce pays de toutes les excentricités.

Mais, en raison des circonstances et malgré son passé nébuleux, ses relations compromettantes, ses occupations louches, sa réputation déplorable, Bob pénétrait d'emblée dans leur intimité, grâce à son intarissable entrain, sa prodigieuse expérience de la vie des frontières, son désir manifeste de leur être utile, et aussi grâce au signalé service qu'il avait rendu d'eux.

On s'attache, en effet, aux gens, plus souvent par les bons offices qu'on leur rend que par les obligations qu'on leur doit.

Peut-être l'ingérence du cow-boy dans leurs affaires, leur avait-elle été tout d'abord désagréable.

Bien qu'on ne choisisse pas toujours ses auxiliaires, il leur avait certainement répugné d'associer au souvenir de leur père assassiné, de leur patrie vendue, cet aventurier. Mais la destinée, qui les

avait mis une première fois en présence, paraissait encore et quand même vouloir les réunir, en les assujettissant aux mêmes périls, en leur faisant partager les mêmes rancunes et endosser les mêmes responsabilités.

Aussi, en dépit de préventions légitimes en principe, ils ne se défendent plus.

Du reste, Bob est sincère. Il faudrait en effet méconnaître le cow-boy américain qui, à d'énormes et nombreux défauts, joint de rares et brillantes qualités, pour ne pas comprendre que Bob restera fidèle à ses jeunes amis. Il y a chez lui, comme chez un certain nombre de ces aventuriers, beaucoup du condottière qui ne se vendait pas toujours, et parfois se donnait sans retour.

Ces derniers sentent tout cela, et croient en lui.

Et pourtant, cette confiance est depuis

sumé de ses forces, en se rendant à Hell-Gap, dont la population est ameutée contre lui.

Pauvre Bob ! Puisse son dévouement ne pas lui avoir été fatal !

Tout à coup, un des chevaux canadiens qui paissent en liberté le buffalo-grass, lève la tête, aspire brusquement l'air, secoue sa crinière et fait entendre un hennissement saccadé.

Aussitôt ses congénères font chorus, et en animaux bien dressés, se rapprochent au grand trot du log-house.

Au désert, le cheval, comme le chien, évalue et signale l'inconnu qui peut être un ennemi.

D'un bond, les trois frères sont dehors, portant selles et brides. En un clin d'œil les demi-sang sont harnachés. Puis les jeunes gens se tiennent à leur tête, la bride passée au bras, la carabine armée.

Aux frontières on n'a jamais trop de précautions, et c'est là qu'il est urgent, plus que partout ailleurs, de pratiquer le fameux : « *se ris pacem, para bellum* ».

On voit venir de loin un homme tout seul, un piéton. hélas !

Fausse alerte et faux espoir. L'homme s'approche d'un pas lourd et allongé. Il porte en bandoulière une carabine au canon bronzé avec une sacoche analogue à l'étui-musette de nos soldats. Sur la tête un affreux chapeau en feutre gris dont un chiffonnier de Londres ne voudrait pas, et d'où s'échappe une crinière

noire, luisante, tressée en longues nattes. La face, d'un rouge de brique, est enluminée de vermillon, de bleu, de noir, à la façon des Sioux.

C'est un Indien pur sang.

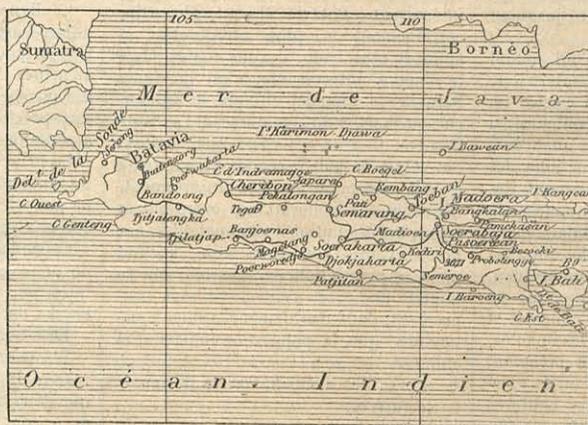
Ses vêtements se composent d'une chemise de laine rouge en loques et d'un pantalon de cuir fauve « scalpe », c'est-à-dire sans fond, et retenu par un haillon sordide qui, passant entre les cuisses, s'accroche à la ceinture et empêche les jambes de tomber. Il est pieds nus ; mais à la façon dont il marche, les genoux en dehors, on reconnaît un cavalier d'origine.

Un seul détail, futile en apparence, mais dont la remarque prouve la sagacité des Bois-Brûlés : ses armes sont en parfait état, chose rare chez les Indiens.

Il s'arrête à cinq ou six pas du groupe hostile des métis, et pour prouver combien ses intentions sont pacifiques, il sort ostensiblement ses mains de ses poches, avant que l'ordre lui en soit intimé.

« Que veut mon frère ? »

OCÉANIE



DIX MOIS A JAVA. — Carte de l'île.

trois jours soumise à une rude épreuve.

Bob, on s'en souvient, est parti en pleine nuit, quelques heures après l'installation sommaire au *log-house* sans nom des bords du Lac du Diable. Il allait aux renseignements à Hell-Gap, promettant de revenir le lendemain matin pour onze heures.

Les trois frères, esclaves d'une consigne volontairement acceptée, s'étaient mis à pêcher en conscience, et fructueusement, en véritables artistes.

À l'heure convenue, le festin d'ichthyophages attendait le quatrième convive, et le quatrième convive n'arrivait pas. Le soir, même absence inexplicable ; puis le lendemain, puis, enfin, le surlendemain !...

L'inquiétude est devenue de l'angoisse.

Jean, Jacques et François, après être allés cent fois à la porte de leur taudis, ou en avoir escaladé la toiture croulante, pour voir de plus loin, n'osent plus se faire part de leurs impressions.

Tous trois ont depuis longtemps la même pensée funèbre. Bob a trop pré-

1. Voir les nos 724 à 731.

prenant la parole en sa qualité d'ainé.

L'Indien, avant de répondre, envoie un long jet de salive noirâtre et semble chercher laborieusement ce qu'il va dire.

En véritable Peau-Rouge, il chique le tabac comme un Yankee de race anglo-saxonne.

Puis il se met à baragouiner, en mauvais anglais :

« Mon frère connaît Bob ? »

— Oui.

— Bob le voleur de chevaux, le mauvais cow-boy scalpeur d'Indiens...

— Au fait!... interromp Jean d'un ton cassant.

« Qu'est-il arrivé à Bob... notre camarade ? »

— Bob n'est pas l'ami des fils de la Jeune France du Canada... Bob est un traître...

« Il a vendu aux hommes du Minning-Camp le secret de leur retraite. »

— Tu mens!

— Je le jure par mon *totem* qui est la petite tortue bleue du Lac Minni-Wakan !

— Jacques, dit Jean à son cadet, mais en français, prends-moi donc au lasso cette mauvaise fouine... toi, François, retire la baguette d'acier de ton Winchester, et envoie-lui en une vingtaine de coups dans les hauts de son pantalon scalpe.

« Ce failli gars-là m'a tout l'air d'un Judas... Quand il sera pris et solidement fessé il nous dira la vérité. »

Avec une vitesse foudroyante et un ensemble indiquant chez ces adolescents

à peine sortis de l'enfance une vigueur et une adresse incroyables, l'Indien est ficelé dans le lasso avant d'avoir pu faire un mouvement. La terrible verge de fer siffle et va s'abattre en traçant un sillon livide.

« Bob est notre ami, coquin, et tu vas être servi en conscience! gronde François.

— *Ho!*... *God bless me!* s'écrie l'Indien en changeant aussitôt de ton et d'attitude, ne frappez pas, Francis... James, enlevez ce damné *lariat* — lasso, — la comédie est finie... »

De stupeur, François laisse tomber la

4. Nom sioux du Lac du Diable.

baguette et Jacques le lasso, pendant que Jean interloqué balbutie :

« Bob!... c'est Bob! ce damné Bob!... »

— Si parfaitement costumé en Indien qu'il ne se reconnaîtrait pas lui-même s'il se voyait, dit Jacques en défilant le faux Peau-Rouge.

— Dans quelle inquiétude vous nous avez mis, mon pauvre Bob, ajoute François en lui serrant la main à la broyer.

— Hé!... *Godby!*... passifort... ce jeune hercule a une telle poigne qu'il me fait sortir le sang de dessous les ongles...

tourne... positivement... à tel point que j'ai de l'eau dans les yeux... moi qui n'en ai pas bu depuis quinze ans!

« Ma parole! Jamais il ne m'est rien arrivé de semblable.

« Quelle bonne idée d'avoir conservé mon déguisement et joué cette petite comédie!... »

— Mais enfin, d'où venez-vous?... Que vous est-il arrivé?... »

« Songez donc : trois jours d'absence! — Enfin, vous voilà, c'est l'essentiel.

« Mais, quel accoutrement!... »

— Suis-je assez réussi, en Peau-Rouge!

— Au point de nous tromper nous-mêmes, nous, des demi-Indiens!

— Et votre cheval ? — On me l'a volé! je soupçonne même son ancien maître, un des Vigilants qui m'ont pendu.

« Au reste, cela importe peu! J'en retrouverai un autre.

« J'arrive tard, mais bourré de nouvelles comme un courrier du *postal-office*.

— Débridons les chevaux, rentrons *at home*, et mangeons un morceau en causant.

— Non! laissez les chevaux tout prêts et attachés à la barrière... On ne sait pas ce qui peut arriver.

— Et maintenant, parlez, Bob : nous vous écoutons.

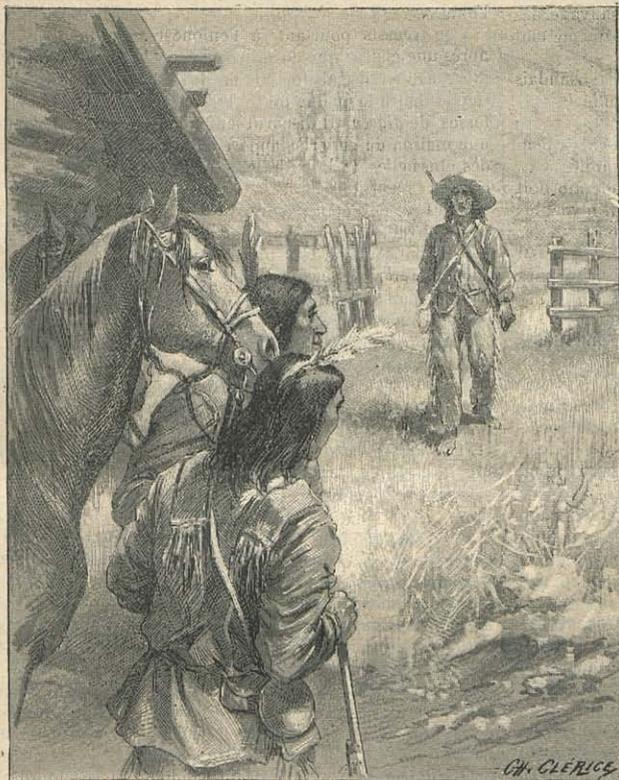
— Voici: En vous quittant, je suis allé tout près de Hell-Gap, chez un camarade à moi, avec lequel, en des temps moins heureux qu'aujourd'hui, j'ai quelque peu écumé la prairie.

« L'homme est sûr, mais c'est un sacrifiant fiéffé.

« Pour me déguiser et me rendre complètement méconnaissable, l'idée me vint de me transformer en Indien. Chose facile, pour nous autres qui sommes pour un certain nombre *squawmen*, c'est-à-dire alliés à des femmes indiennes dont la tribu nous reconnaît comme ses membres.

« Aussi, connaissons-nous à fond la langue et les usages des Indiens, et jusqu'à leurs danses et leurs mystères.

« Me voici donc, en un tour de main, ficelé comme un Sioux, et comme on dit au théâtre, dans la peau de mon rôle.



LE DÉFILÉ D'ENFER. — L'homme s'approche d'un pas lourd et allongé. (Page 36, col. 3.)

— Mon brave camarade, dit à son tour Jean, vous seriez à embrasser, pour la joie que vous nous faites, si vous n'étiez si atrocement barbouillé.

— Oui!... oui!... faites-moi fête... choyez-moi bien... vous allez cependant m'accommoder d'une jolie façon. »

Tout en riant et en essayant de plaisanter, pour cacher un attendrissement très sincère, Bob ne peut dissimuler une grosse larme qui perle au coin de son œil et glisse sur son tatonage.

« C'est bête, cela, dit-il d'une voix toute changée, mais cette sympathie que vous me témoignez, cette façon de prendre ma défense... enfin, votre loyale confiance en moi... tout cela me re-

« Riche d'une vingtaine de dollars donnés par mon ami... »

— Et moi, interromp Jean qui vous a laissé partir sans un « iard ».

— ... Si vous coupez le fil de mon récit, je n'arriverai à rien.

« ... J'entre dans un *saloon* où ma présence fait sensation... on ne voit pour ainsi dire plus d'Indiens à Hell-Gap.

« Les colonels, les juges, les professeurs » les docteurs, bref, les personnages titrés dont surabonde mon pays, m'entourent et me font boire.

« Je me laisse abreuver de fort bonne grâce, et je raconte, en vrai sauvage, des histoires plus bêtes que nature qui mettent en joie l'assistance.

« Entre temps je remarque cet Irlandais dont vous avez si bien houspillé la vermine, et qui, tout en buvant seul — chose rare ici — regarde fréquemment la pendule placée au-dessus du comptoir.

« Etrillé de la sorte, cet homme doit être un ennemi, me dis-je, ou il n'y a plus de rancune au monde, et je connais assez mon Paddy pour savoir qu'il est aussi haineux qu'une nichée de serpents à sonnettes.

« Il boit peu, donc il se ménage... il consulte la pendule, donc il a un rendez-vous.

— Puissamment déduit et raisonné, Bob, dit Jean qui apprécie, en véritable chercheur de piste, cette subtile association d'idées.

— C'est la moindre des choses, reprend Bob.

« Voyant cela, j'ingurgite coup sur coup une demi-douzaine de drinks, de quoi « fusiller » un buveur moins aguerré que moi, et je sors... brusquement, en homme qui en a trop.

« Je fais quatre ou cinq entrechats d'ivrogne, et je m'abats sur le dos, jambes et bras en croix, en ronflant comme un ours gorgé de miel, mais ouvrant l'œil... »

« Au bout d'un quart d'heure, mon Irlandais sort, la main sur la *pistol-pocket*, tournant la tête de gauche à droite et de droite à gauche, bref, craignant d'être suivi. Je lui embolte bientôt le pas, avec cette légèreté, cette souplesse admirée des Indiens eux-mêmes quand nous suivions avec eux le sentier de la guerre. La course dure sept ou huit minutes, et nous arrivons... tenez, je vous le donne en cent mille... »

« Ne cherchez pas... c'est inutile ! nous arrivons au pied du poteau télégraphique dont j'ai mesuré dernièrement la hauteur avec ma cravate de chanvre.

« Il y a déjà quelqu'un au bas de ce damné sapin... on cause à voix basse... je m'approche en rampant et avec quelles précautions !... je distingue vaguement quelques mots... Votre nom, me semble-t-il... puis : trois frères... damnés métais... en finir... dollars... piste... »

« J'aurais bien voulu en entendre davantage, mais impossible de faire un pas de plus sous peine de signaler ma présence.

« L'entretien fut court, d'ailleurs. En dix minutes l'affaire était bâclée.

« Mais, quelle affaire ?... Voilà le « hic ! »

« Les deux compères se séparent. Je laisse aller le Paddy et je me mets à suivre l'autre pas à pas. Avec l'Irlandais, c'était un jeu. Mais celui-là me fait l'effet de la « connaître dans les coins », comme disait mon camarade Rémy, un Parisien qui s'est laissé scalper par *Chaudron-Noir*.

« Dix fois il se retourna, et bondit en arrière le revolver au poing, prêt à me roussir le museau... Bref, un vrai sauvage pour la défiance, l'agilité, la finesse de l'ouïe.

« Je réussis pourtant à l'enfoncer, après une course qui dura deux heures ! après avoir fait trois fois le tour de Hell-Gap et battu la plaine toute crevée des fosses de *digger*. Il disparut enfin dans une maison de superbe apparence, une des plus belles de la ville, et située derrière le Court-house.

« Ouf !... il n'était pas trop tôt, et je n'en pouvais plus.

« Je me couchai, tout prosaïquement, devant le temple évangélique, en compagnie d'une demi-douzaine de boys complètement ivres, qui affectionnent l'été, pour dormir à la belle étoile, cette place tranquille.

« Vous dire comment je réussis à voir ce personnage mystérieux, à l'approcher pour reconnaître le son de sa voix, à savoir ce qu'il fait, comment il vit, d'où il vient, quelles sont approximativement ses ressources... tout cela nous entraînerait trop loin.

« J'y employai trois jours pleins, avançant pas à pas, avec une patience de Peau-Rouge, gêné aux entournures par mon déguisement, qui, s'il me rendait méconnaissable, prêtait mal aux investigations dont un gentleman était l'objet.

— Puisque vous l'avez vu, Bob, quel est ce personnage, auquel dans ma pensée je donne déjà un nom et vous aussi, n'est-ce pas, frères ? demande Jean.

— C'est un homme de quarante-cinq ans, bâti en force... un géant comme vous, mes amis, et avec cela fort comme un bison et agile comme une panthère.

« La figure est belle, pleine, régulière de près, sauf le bouquet de poil mentonnier cher à mes compatriotes, qui croît depuis un mois à peine. L'homme cherche à se donner l'air yankee.

— L'œil faux, n'est-ce pas, et une petite cicatrice à la joue gauche ?

— L'œil gris pâle, mais faux comme vous le dites... La cicatrice existe, mais se trouvera cachée quand la barbe de bouc aura poussé.

— Plus de doute, c'est lui ! s'écrient d'une seule voix les trois frères.

— Vous oubliez, mes amis, un signe essentiel.

« L'homme est un métis de blanc et d'Indienne... »

— Et son nom est Toussaint Lebœuf, n'est-ce pas ?

— Il s'appelle ici M. Jonathan tout court, un surnom évidemment, car sa véritable individualité transparaît sous cette appellation de fantaisie.

« M. Jonathan est très connu ici. Mon ami, qui m'a fourni les renseignements complémentaires, m'affirme qu'il est un des entrepreneurs de la contrebande qui se fait en grand du Canada en Amérique.

— Voilà donc le secret des absences dont notre père avait toujours soupçonné la cause.

« Son commerce les légitimait en apparence, puisqu'il possédait une autre maison à Boissevain... »

— Petite ville située à quatre ou cinq mille de la frontière, et terminus de la ligne Winnipeg-Rosenfeld-Manitou.

— C'est bien cela.

— Enfin M. Jonathan est riche, car il vient d'acheter et, dit-on, de payer la moitié des placers du creek Mauvaise-Coulée.

« Il vaut déjà plus de cent mille dollars et en vaudra un million dans un an peut-être.

— C'est ce que nous verrons ! » grondent les trois frères en serrant les poings.

(à suivre.)

LOUIS BOUSSENARD.

HISTOIRE NATURELLE

LE PORC BENGALIEN

Le porc indigène abonde dans la plupart des îles d'Océanie, en Polynésie spécialement. Mais c'est surtout dans les îles ultra-sauvages du golfe de Bengale qu'ils deviennent, pour les naturels, une nourriture providentielle, quelque chose comme la *manne céleste* des Hébreux au désert.

Le porc bengalien mérite, à tous égards, un mot de description particulière.

Cet animal ne ressemble ni au physique, ni — et encore moins — par ses mœurs, à ses lourds et ventrus congénères qui font le triomphe de notre charcuterie européenne. Toute assimilation avec ces derniers serait outrageuse pour lui et contraire à la vérité. Il se rapprocherait plutôt du sanglier... mais à quelle distance !

Le cochon des îles du golfe de Bengale est très petit, tout noir, et, au lieu de *soies*, porte une forêt de poils touffus et rigides comme des fils de fer. Ses pattes, assez longues et très fines, sont douées d'une surprenante vélocité. Ce n'est pas lui que les *vautrais* les plus renommés forceraient dans un *laisser-courre*. Avec cela, hardi, l'œil plein de malice et tenant en réserve dans sa cervelle tout un sac de bons tours à l'adresse de ses chasseurs novices. Le diable — mais un diable gai — a dû marier un peu de son âme satanique à l'instinct du premier père de ces fringants petits porceux.

Dès qu'un chasseur se lance à sa pour-

snite, il fuit d'abord plus rapide que le vent. Quand il voit l'homme, haletant, ralentir sa marche, il s'arrête, et ses yeux malins semblent le narguer. Il regarde sans broncher s'abaisser vers lui l'arme meurtrière; mais le trait ou la balle n'a pas plus tôt quitté l'arc ou le fusil que le chasseur... mord la poussière. Prompt comme l'éclair, l'espigle animal s'est rué dans les jambes de son ennemi, et pendant que celui-ci se relève tout confus, il fuit dans une autre direction en ruminant à son égard quelque nouvelle mystification.

RÉMOND PAËL.

LES RICHESSES DE LA TERRE

LES CHAMPS D'OR DE LA GUYANE

Les premières tentatives d'établissements français dans la Guyane datent de 1605. Elles se renouvelèrent depuis, à des périodes successives, en 1612 et 1628. Les chefs de ces expéditions, Villegagnon, La Ravardière, Heurtelapierre, échouèrent également. Les associations commerciales privilégiées ne furent pas plus heureuses. La Compagnie de Paris ne réussit pas mieux que la Compagnie de Rouen.

Plus heureux ou plus habiles, les Portugais, les Espagnols et les Hollandais parvinrent à s'établir dans cette région. Les Hollandais, conduits par Spranger, s'installaient, dès 1653, dans l'île de Cayenne, et y fondaient les bases du commerce de la Guyane.

Sur l'initiative de Colbert, une nouvelle compagnie se forma et reprit. Cayenne aux Hollandais; les guerres européennes nous firent perdre, à diverses reprises, cette petite colonie.

En 1688, le marquis de Férolles explora les rives de l'Oyapock, perça une route à travers bois, rivières et marécages, et chassa les Portugais qui occupaient ces territoires.

De nouvelles expéditions partirent de France. Celle de Turgot et Chanvallon, inspirée par le duc de Choiseul, emmena 13,000 colons, qui périrent faute d'installations suffisantes; les épidémies changèrent le désastre en véritable catastrophe.

Quelques années plus tard, M. de Malouet, envoyé par M. de Sartines, alla étudier les procédés économiques employés dans la Guyane hollandaise, qui acquérait chaque jour une importance productive plus grande. Grâce à lui, notre colonie prit bientôt un développement agricole qui ne devait s'arrêter que le jour où la découverte des mines d'or fit abandonner la culture pour la recherche et l'exploitation plus lucrative, mais plus aléatoire, des placers.

En 1853, des Brésiliens débarquaient sur les bords de l'Approuague. L'un d'eux, nommé Paolino, frappé de la similitude des

terrains avoisinant les criques avec ceux d'où il avait vu extraire l'or dans son pays, fit quelques lavages, à l'aide d'un « couy », coupe profonde taillée dans une calebasse, et ses essais lui donnèrent des parcelles d'or. Paolino fit part de sa découverte au commandant du quartier, M. Couy, qui se mit, avec lui, à la recherche d'un gisement valant la peine d'être exploité. Peu de temps après, la présence de l'or dans la Guyane française était officiellement constatée. Mais Paolino ne tarda pas à mourir à l'hôpital, soigné aux frais de la ville de Cayenne, et Couy périt assassiné.

Le premier placer avait été fondé à Sickoury; d'autres gisements furent trouvés dans l'Approuague, deux ans plus tard. En 1882, on comptait, tant dans ces quartiers que dans les sections de Kaw et de Sinamary, sur les bords de la Mana et la rive droite du Maroni, de nombreux placers en cours d'exploitation ou en pleine activité.

Il paraît exister deux catégories distinctes de filons dans les quartz aurifères de la Guyane, différents par l'orientation et la richesse. Ceux du nord-est se caractérisent par de larges mouches d'or superficielles et par l'irrégularité de leur teneur, peu élevée d'ailleurs, et leur influence a été naturellement considérable sur les alluvions riches, issues de la désagrégation des affleurements. Ce dernier phénomène a produit les fortes pépites, « l'or en poche », c'est-à-dire des nids abondants, localisés au milieu des sédiments stériles. Les filons les mieux fournis se rencontrent à égale distance de la côte et de la chaîne des Tumuc Humac. Après s'être borné aux recherches de surface et au lavage des alluvions, on commence l'extraction des quartz et le travail paraît devoir se régulariser.

Mais si l'exploitation de l'or de la Guyane française n'est qu'à son début, elle a pris depuis longtemps un développement considérable dans la Guyane anglaise, surtout dans le nord-ouest, dans l'espace compris entre la rivière Cuyuni, tributaire de l'Essequibo, et la rivière de Puruni, qui se jette dans le Mazaruni, également tributaire de l'Essequibo. Toute cette partie de l'Amérique méridionale est celle que Walter Raleigh nommait « El Dorado » en la décrivant avec un ardent enthousiasme et une imagination peut-être trop féconde.

Les points les plus inaccessibles de cette région semblent contenir des filons de minerai aurifère, et, pendant ces dernières années, les « prospecteurs » ont poursuivi leurs recherches dans le voisinage de Caratal, limitrophe du Vénézuéla.

En 1868, une exploration géologique faite avec beaucoup de soin par MM. Sawkins et Brown, ne donna pas d'indices bien encourageants; mais les chercheurs d'or n'en persistent pas moins dans leurs fouilles.

Dès 1884, on exportait 250 onces d'or, l'année suivante 939 onces, et dans les trois

premiers trimestres de 1888, l'exportation atteignait 2,875 onces, d'une valeur de 40,000 livres sterling environ.

Le développement de l'industrie « des Champs d'or » n'a fait que croître en ces dernières années, depuis qu'une ordonnance coloniale réglementa la recherche de l'or et de l'argent dans la Guyane anglaise, et accorde une protection relative à tous ceux qui ont obtenu l'autorisation d'exécuter des sondages.

Cette ordonnance était indispensable, en présence des réclamations du gouvernement vénézuélien qui revendiquait toute la province d'Essequibo, comme ancien fief espagnol conquis par les armes. D'autre part, l'Angleterre prétend que cette province faisait partie du territoire à elle cédé par les Hollandais en 1803, qu'elle était désignée ainsi dans toutes les cartes géographiques, que des sujets anglais ont colonisé les côtes et les bords de la rivière, et ont toujours été sous la protection des lois anglaises.

Les plus riches filons ont été trouvés dans le district de Puruni, et la plupart des placers sont à dix ou douze jours de voyage de Georgetown, capitale de la colonie, et à trois ou quatre jours en amont de l'embouchure de la rivière Puruni.

Des parcelles assez nombreuses du précieux métal ont aussi été recueillies dans les rivières Demerara et Corentyn. Mais les « Champs d'or » les plus importants sont ceux que nos illustrations reproduisent d'après des photographies prises l'année dernière. Ils sont reliés seulement par des canaux et leur abord est rendu souvent presque inaccessible par les cataractes et les rapides du Mazaruni.

Les chercheurs d'or sont aussi fort éprouvés par la fièvre « mal'aria » qui règne presque continuellement dans ces parages. Nos grayures montrent un groupe de ces « prospecteurs » se reposant après avoir franchi les chutes d'Oucaway, non loin de la bouche du Mazaruni, puis traversant à gué la rivière, nageant ou sautant d'un roc à l'autre, et halant leur embarcation au moyen d'un câble long de 20 mètres, jusqu'à ce qu'ils soient parvenus dans les hautes eaux. Si les chutes sont trop hautes, on décharge la cargaison, qui, avec le bateau lui-même, est charriée par terre.

La *mission-house* ou « maison de la mission anglaise », qui ne comprend encore qu'un poste de police, est une construction rustique. Quant au « Banahoo », c'est le nom sous lequel on désigne une habitation tenant à la fois de la tente et de la case, et installée sur une clairière, près d'une crique dont l'eau se déverse dans le Puruni.

Les huttes des « chercheurs d'or » reposent sur une légère charpente formée de grosses perches et sont couvertes avec des feuilles de palmier, qui garantissent leurs habitants des rayons d'un soleil tropical et des pluies. Mais, pendant la



(JOURNAL DES VOYAGES)

Les champs d'or à la Guyane anglaise. (Page 39, col 3.)

1. Sur la rivière Mazaruni. — 2. Transport du bateau, aux chutes de Caburi, sur le Puruni. — 3. Camp de mineurs dans les fouilles du Puruni. — 4. Vieilles fouilles exécutées par les Chinois. — 5. Hutte d'un chercheur d'or. — 6. Mineurs creusant un canal. — 7. Type d'un indigène. — 8. Lavage de l'or. — 9. La Mission dans les bois. — 10. Repos après avoir gravi les chutes d'Oucaway. — 11. Banaboo indien, sur le Puruni. — 12. Halte pour déjeuner près de la mission anglaise.

mauvaise saison, fente de cloisons, les brouillards et les miasmes de toute espèce y pénétraient librement, au grand détriment de l'odorat et aussi de la santé. Ajoutons que la forêt épaisse qui environne ces abris en fait un séjour aussi sombre que peu confortable.

Les méthodes employées pour creuser les canaux et nettoyer le minéral sont assez primitives, comme on peut s'en rendre compte : on fait passer les eaux à travers un treillis assez fin pour retenir les paillettes d'or au passage.

A diverses reprises, le gouvernement de la Guyane anglaise a été vivement sollicité d'établir une route ou un petit chemin de fer, partant de la « mission-house » pour aller jusqu'au confluent du Cuyuni, du Mazaruni et de l'Essequibo, qui, pendant 120 milles, coule parallèlement à la rive gauche du Mazaruni. Les termes dans lesquels cette pétition a été adressée au Corps législatif de la province paraissent indiquer la ferme intention de s'opposer aux revendications du Vénézuéla.

A. PILGRIM.

LA GUERRE A MORT¹

DEUXIÈME PARTIE
LES RÉVOLTÉS

CHAPITRE VIII
(Suite)

Ignacio Valdez jugea le moment propice pour frapper un grand coup et demanda enfin la main d'Iñez. Avec la prudence, la ruse qu'il mettait en toutes choses, il commença d'abord à peser sur l'esprit du général par des allusions, des insinuations à peine déguisées. Une lettre de don Samano lui permit d'activer la réalisation de ses désirs.

Le vice-roi exprimait à son ami tout le chagrin qu'il ressentait de la décision prise par Iñez de Romidaz, tous les regrets qu'il éprouvait d'une rupture imprévue et que n'avait point provoquée son neveu. Néanmoins, il ajoutait que ce fâcheux événement ne devait point modifier les sentiments d'amitié qui reposaient sur de vieilles relations et une estime réciproque. Cette lettre réveilla les sourdes colères du général et lui mit au cœur une douleur plus poignante, plus amère. Il froissa cette lettre entre ses doigts crispés, et pendant quelques moments il se promena à grands pas en répétant :

« Malheureuse enfant ! Malheureuse enfant !... Fallait-il m'attendre à cela de sa part ?... »

Puis, il se tourna vers Ignacio Valdez et lui dit :

« Tenez... lisez... Croyez-vous qu'il pouvait m'arriver une plus grande humiliation ? »

Le président de la junte de séquestre lut la missive de don Samano et trouva le moyen d'amplifier certaines expressions par des commentaires équivoques.

« Doña Iñez, dit-il hypocritement, est-elle seule coupable ? Si le capitaine de Portalègre l'avait aimée avec cette passion ardente qui est à l'amour ce que la foi est à la religion, il ne fût pas revenu si vite sur ses engagements. »

— Non, Valdez, non, répondit Juan de Romidaz, je ne puis incriminer la conduite d'Estevan de Portalègre... Je le connais depuis longtemps, je sais qu'il est l'honneur et la loyauté mêmes. Ma fille l'a repoussé... Et pour qui ?... pour un Sandio... pour un misérable que je tuerais mille fois, si je le tenais en ma possession.

— Malheureusement, continua Valdez, doña Iñez s'est fermé l'avenir... Comme elle sait que Votre Excellence ne consentira jamais à lui donner le Sandio pour mari, elle repoussera tous les partis qui lui seront proposés... Et pourtant, que deviendrait-elle, seule et sans appui, si vous lui manquiez subitement ?... En ces temps de guerres et d'embûches, cela ne peut-il arriver ?... »

— Hélas ! nul n'est certain du lendemain.

— Je redoute alors une chose : c'est que doña Iñez, obéissant à son amour insensé, n'aille au Sandio pour l'épouser.

— La croyez-vous capable de cela, Valdez ?

— Est-ce que la passion raisonne et mesure l'étendue des inconséquences qu'elle commet ? Se sentant affranchie de votre autorité, doña Iñez fera ce que toutes les femmes feraient en pareil cas... »

— Comment l'empêcher de commettre cette action qui la déshonorerait et couvrirait mon nom de honte ?

— En la mariant.

— Mais puisqu'elle ne veut pas...

— En la mariant... par force...

— Avec qui ?... »

Valdez hésita et eut un moment de trouble. Il se remit aussitôt, résolu à brûler ses vaisseaux, à profiter de l'occasion qui lui était offerte. Cependant, il n'osa pas présenter sa demande sans l'entourer de quelques précautions oratoires.

« Général, reprit-il, vous m'avez prodigué tant de marques d'amitié, vous avez acquis tant de droits à mon dévouement et à ma reconnaissance, qu'il me sera toujours impossible de vous témoigner ma gratitude... Mais pour l'honneur de votre nom, de ce nom si pur et si glorieux, pour empêcher que votre famille n'ait à rougir, pour sauver votre enfant de sa folie, je n'hésite point, moi... et je vous demande la main de doña Iñez... »

— Vous... Valdez ?... fit le général avec stupéfaction.

— Oh ! je connais toutes les objections qui me seront présentées, s'empressa d'ajouter effrontément Ignacio Valdez ; je n'ignore pas que je suis indigne de la haute faveur que je sollicite... Et pourtant — j'en prends tous les saints du Paradis à témoin — je ne suis guidé que par mon dévouement absolu envers Votre Excellence et tous vos proches... A quarante ans passés et avec mes occupations nombreuses, songerais-je à me marier, si je n'étais poussé à ce grand acte de la vie par une idée de sacrifice, par le désir de tranquilliser votre esprit sur l'avenir de doña Iñez...

« La noblesse qui m'est conférée, grâce à votre sollicitude pour moi, grâce aux bontés de don Morillo, me permet d'aspirer aux plus hautes fonctions, et la mésalliance ne saurait être invoquée... Doña Iñez sera comtesse de Borburata, et qui sait ? peut-être femme d'un gouverneur de province, ou même d'un vice-roi... Avec votre protection, avec les services que je rendrai sûrement à la cause royale, je puis prétendre à tout sur la terre américaine et devenir l'égal des plus grands dignitaires... Voilà l'avenir de celle qui sera ma femme... Préférez-vous que votre fille se donne au Sandio et devienne l'épouse d'un rebelle ? »

— Je la tuerais plutôt, s'écria violemment Juan de Romidaz.

— Je viens d'exposer à Votre Excellence les mobiles qui m'ont donné la hardiesse de vous adresser une demande que je ne vous aurais jamais faite, certainement, si je n'y étais entraîné par la gravité des événements, par mon désir de vous servir avec plus d'attachement et pour soustraire doña Iñez à des influences qui la perdront... Voilà, général, l'explication loyale et franche de ma conduite. Me permettez-vous d'espérer une réponse favorable ?... Mais quelle que soit cette réponse — il est superflu de le déclarer — je resterai toujours votre serviteur fidèle, dévoué, et ma reconnaissance sera aussi longue que ma vie.

— J'ai besoin de réfléchir à tout ce que vous m'avez dit, Valdez... Ma réponse sera prompt... et décisive. Laissez-moi seul. Le nouveau comte se retira tout exultant de joie. Il comprenait que sa cause était à demi gagnée, et qu'avec de l'astuce et de l'habileté, il épouserait Iñez de Romidaz avant peu de temps.

Juan de Romidaz fit appeler sa fille et lui parla d'abord avec une douceur à laquelle elle n'était plus accoutumée, mais il commit la maladresse de s'exprimer sur le Sandio en termes outrageants. Iñez défendit celui qu'elle aimait, sut se montrer ferme sans froisser l'autorité paternelle. Alors, le général donna cours à ses emportements, à la colère concentrée en son cœur et déclara que rien ne résisterait à ses volontés.

« Puisque tu as refusé Estevan de Portalègre, s'écria-t-il, je te donnerai un mari moi-même.

1. Voir les nos 745 & 754.

— Lequel, mon père?
— Valdez!

Iñez sourit avec mépris et ne répondit rien. Calme-t-on le flot courroucé en lui criant de s'arrêter? Une résolution inébranlable se fixa soudain dans sa pensée : si la contrainte était employée pour l'obliger à épouser Valdez, elle s'enfuirait, elle irait rejoindre Luis Montalvo.

Une heure après, Juan de Romidaz prévenait le président de la junte de séquestre qu'il l'acceptait pour gendre et qu'il allait informer doña Térésa-Dolorès de cette décision.

La chanoinesse ne se montra pas de bonne composition et gourmanda vivement son frère. Mais comme elle ne mettait en avant que des raisons spécieuses se rapportant à l'ancienneté de la noblesse, à l'origine de la famille, etc., elle fut peu écoutée. Il fallait conjurer un péril imminent et sauver Iñez de son amour déplorable. La seule solution possible était le mariage. Un mari se présentant, il était indispensable de l'accepter.

Ignacio Valdez répandit adroitement la nouvelle de son prochain mariage ; il reçut les félicitations de Sanchez et des fonctionnaires espagnols. Il affecta une modestie qui cachait mal les satisfactions de son orgueil et répéta qu'il s'efforcera de se rendre digne de l'immense faveur que lui accordait son chef vénéré.

Cependant, Iñez lui témoignait un mépris, une aversion qui eussent dû l'éclairer et l'engager à renoncer à ses projets, mais sa vanité seule n'était pas en jeu. L'amour, oui, l'amour se glissait petit à petit dans son cœur et lui faisait ardemment désirer cette femme si jeune, si belle que lui le repoussait.

Iñez trouvait des consolations auprès de la Joaquina et de Marianna Bustamente. La mère du Sandio et la fiancée de Perez de Jaurreguy surent amoindrir sa peine et mettre en son âme de suprêmes espérances.

« Mère, vous me protégerez, disait Iñez dans un abandon ineffable.

— N'es-tu pas la fiancée adorée de mon fils, répondait la veuve, n'es-tu pas celle pour qui il vent s'illustrer en délivrant la patrie?... Va, va, ma belle enfant, ne crains rien, je suis à toi, comme tu es à lui!...

— Moi, ajoutait Marianna Bustamente, je t'arracherai à ceux qui te broient le cœur... Perez est prévenu... Au moindre de mes signes il accourra et tu seras sauvée... »

Juan de Romidaz avertit sa fille et Valdez qu'il n'entendait point différer le mariage, ses devoirs l'obligeant à s'absenter de Puerto-Cabello. Il fixa le premier dimanche du mois de mai comme dernier délai. Iñez répliqua qu'elle était prête. Le comte de Borburata éprouva une de ces joies immenses qui tuent parfois les naturels les mieux trempés. Lui ne mourut pas... Mais le dimanche matin, quand le prêtre appelé pour officier vint au castillo Saint-Philippe, quand on chercha la fille

du général pour la vêtir de sa robe et la parer de ses bijoux de mariée, on ne la trouva pas...

Elle avait profité de la nuit pour fuir avec la Joaquina, Marianna Bustamente, Perez de Jaurreguy, Tite et quelques guerilleros.

Elle allait rejoindre les révoltés!

A. BROWN.

JEUX ET SPORTS

LES COMBATS DE COQS A MANILLE

La « gallera » ou combat de coqs est une des plus puissantes attractions de la vie tagale.

On sait que Manille, située sur la côte occidentale de l'île de Luçon, est la capitale des possessions espagnoles dans la Malaisie. C'est une ville très peuplée, qui avec ses faubourgs ne compte pas moins de 260,000 habitants. On dirait une cité espagnole transportée entre le Grand-Océan et la mer de Chine, avec ses nombreuses églises, son palais du gouverneur, ses couvents aux façades sans ornements, percées d'étroites fenêtres, ses collèges, ses fortifications même — bien que ruinées par le tremblement de terre de 1863 — ses rues principales régulièrement pavées.

Mais les grandes artères de Manille, avec leur fourmillement de gens de toutes couleurs : Européens, Tagalocs — qui forment le fond de la population de Manille — Chinois, Malais, Négritos, ses promenades, où se presse une foule bigarrée et que sillonnent des équipages excentriques mettent fin à l'illusion : c'est bien l'extrême Orient avec son mélange de toutes les races.

On sent encore mieux qu'on est loin de l'Espagne en pénétrant dans le détail des mœurs de cette population formée de tant d'éléments divers, et où chaque race conserve cependant son caractère propre, sa passion dominante.

Celle des Tagalocs est le jeu. Les combats de coqs ne sont qu'un moyen de tenter la fortune, tout en se procurant un spectacle émouvant. Les Tagalocs apportent à ce genre d'amusement, plus d'ardeur qu'on n'en met à Java, à Bornéo et dans le reste de la Malaisie. Les toréadors de Madrid ou de Séville excitent moins d'émotion en Espagne qu'un combat de coqs dans une réunion de Tagalocs et de Chinois; car les Chinois ne pouvaient demeurer impassibles devant ces spectacles où il est si facile de doubler ou de perdre son avoir en un moment!

A chaque pas dans les rues de Manille, on rencontre des indigènes portant sous le bras gauche leur champion favori. C'est leur élève, celui qu'ils dressent dans leur humble case avec un soin de tous les moments. Il est fier, le Tagaloc possesseur

d'un coq sorti vainqueur d'une longue suite de combats, et sa démarche dit tous les mérites du gallinacé qu'il presse sur sa poitrine.

Où vont ces hommes au visage sombre, aux pommettes saillantes? Ils se rendent dans la plus prochaine case délabrée, ouverte à tous les vents, choisie pour une gallera. Le docteur Montano a eu la curiosité de les suivre. Il y est venu avec eux de bonne heure, comme doit le faire un voyageur qui se pique de tout voir, et il a trouvé une foule compacte venue avant lui. Voici les détails notés par ce judicieux observateur:

« Les spectateurs se tiennent debout sur un plan incliné au bas duquel se dresse le petit cirque où doit se livrer le tournoi. Un Chinois, fermier de la gallera, recueille les enjeux, relativement énormes : des parieurs, des malheureux en haillons, risquent jusqu'à trois et quatre piastres : plus d'un ne soupera pas ce soir.

« Pendant ce temps, les propriétaires des premiers lutteurs leur attachent minutieusement au-dessus de chaque ergot un éperon long de cinq ou six centimètres, sorte de lame de canif acérée. Jamais coureurs du Grand Prix n'ont été harnachés avec plus de soin.

« Les paris réglés, les deux coqs sont mis en présence; l'un d'eux se dérobe-t-il après quelques passes sans résultat, fait assez rare, il est déclaré vaincu. De nouveaux combattants entrent dans le cirque; cette fois la lutte est terrible : également adroits et vaillants, les deux champions bondissent l'un vers l'autre, brechet contre brechet, les pattes repliées sur le thorax, présentant ainsi à l'adversaire, la pointe de leurs éperons.

« Dès que le choc s'est produit, le coq ramenant vivement ses pattes à leur position naturelle, labouré par un mouvement circulaire, le corps de son antagoniste. En somme le hasard décide seul de la lutte, car, selon que la pointe de l'éperon rencontre le sternum ou bien les intervalles intercostaux, la blessure est superficielle ou pénétrante.

« L'arène se rougit de sang; profondément atteint, zébré d'énormes estafilades, l'un des coqs s'affaisse et expire; le vainqueur, piétinant sur le cadavre, lui déchire furieusement la crête à coups de bec.

« La fin du combat amène un redoublement de tumulte parmi les spectateurs, qui n'ont cessé de hurler et de s'agiter comme une bande de démons... »

Ces Tagalocs de Manille ne diffèrent des Malais du sud que par une plus forte proportion de sang jaune ou noir, suivant les localités. Ils sont convertis depuis la conquête espagnole, « et s'ils ont quelque peine à bien saisir l'esprit des préceptes religieux auxquels ils obéissent, nous dit l'auteur du « Voyage aux îles Philippines », ils montrent en revanche une aptitude singulière pour les arts mécaniques et surtout pour le dessin et pour la musique... « Mais livrés à eux-mêmes, ils

se laissent facilement gagner par l'indolence; ils représentent sous ces latitudes un type autrefois commun à Naples et on pourrait les appeler les lazzaroni de l'extrême Orient. »

Toutefois ces indigènes sont très dégrossis. Il n'est pas rare d'en voir de riches figurant à certaines cérémonies, à des processions, en frac noir, avec le gibus sous le bras, leur visage brun emprisonné dans le faux col et la cravate blanche... Il va sans dire qu'ils sont beaucoup mieux dans leurs habits de fête; les hommes portant sur le pantalon la chemise courte en fine fibre d'ananas, valant jusqu'à 40, 50 et même 100 piastres, c'est-à-dire de 150 à 500 francs — la pièce et non pas la douzaine — les femmes toutes en *saya* de soie; les Tagalocs sont excessifs dans leur toilette comme dans leurs amusements.

C. AMÉRO.

DU SUD AU NORD

HISTOIRE DE « CAMBUSE »

Le hasard est le dieu des conteurs.

J'étais sur le boulevard, certain soir, et, songeant aux bienveillants lecteurs du *Journal des Voyages*, je cherchais vainement dans ma mémoire quelque vieux souvenir qui pût les intéresser... Il est des jours où la mémoire est odieusement rebelle.

Tout à coup, se campe devant moi un homme correctement vêtu, de taille moyenne, aux larges épaules, au teint bronzé, au visage énergique encadré d'une forte barbe fauve.

« Té, s'écrie-t-il, Jean!... Ah! mon bon, voilà assez longtemps que je te cherche.

— Je crois, monsieur, que vous faites erreur. Ce prénom de Jean est bien le mien, mais...

— Jean Kervadec, s'il faut mettre les points sur les i.

— Je ne nierai pas plus longtemps mon nom familial.

— Alors, tu ne me reconnais pas?

— Non, je ne te reconnais pas!

— William... tu sais bien?... de Charlemagne... mathématiques spéciales! »

Ce fut à mon tour de pousser un cri de surprise.

« William D... Vous?... Toi?... Il fallait mettre tes galons si tu voulais que je te reconnusse.

— Quels galons?

— Ah ça! trêve de coq-à-l'âne! La dernière fois que je t'ai vu — il y a je ne sais plus au juste combien d'années — tu étais sous-officier rengagé, sorti d'Avor, en passe d'être prochainement promu sous-lieutenant. Il est donc naturel que je te demande : Et tes galons?

— Je les ai jetés aux orties, mon bon! Pas plutôt promu, j'ai démissionné.

— Toujours le même : l'homme des coups de tête! Satané Bordelais, va!

— Té, on étouffe, dans le métier de Mars... Après sept ans, j'en avais « soupé », hé!... J'ai pris de l'air.

— Où ça?

— Un peu partout, mais surtout dans le Sud Amérique. Tantôt riche, souvent sans une piastre au gousset, j'ai été journaliste à Buenos-Ayres, estanciero en Bolivie, gaucho dans le Campo, banquier à Pernambuco, comédien à Lima, barnum à Santiago, envoyé secret d'Australie, dégomme, en Araucanie...

— Bref, aventurier partout?

— Par exemple! Aurélie m'avait promis le grade d'amiral s'il regrimpait sur son trône.

— Amiral?... toi? Et à quel titre, grand Dieu?

— Eh, mon bon, tu t'imagines peut-être qu'il n'y a que toi de marin sur terre...

— Pardon : sur mer.

— Si tu veux. Au fait, navigues-tu toujours?

— Non, depuis longtemps.

— Eh bien, moi, mon brave Jean, j'ai repris terre il n'y a pas quinze jours. J'arrive en droite ligne de Buenos-Ayres, par Madère et Bordeaux.

— Comme passager?

— Comme officier.

— Hum!...

— ... Ou presque, puisque j'en remplissais les fonctions... pour la première fois en France, car en Amérique...

Je tendis un peu ironiquement la main à mon ancien camarade que je savais *brodeur* émérite et presque inconscient.

« Laisse-moi, lui dis-je, saluer en toi un collègue.

— Oh! collègue... pas si vite, fit-il avec une moue modeste; je n'ai pas encore les soixante mois de navigation requis pour obtenir mon brevet, mais, en Amérique...

— Eh! que diable! achève ta phrase. En Amérique?...

— En Amérique, mon cher, j'ai navigué deux ans et demi, dont un comme lieutenant et six mois comme second!

— Mes compliments. Il ne te manquait plus que d'être marin pour épuiser la série des professions possibles... et impossibles. C'est donc à toi que je demanderai des nouvelles de l'Océan.

— Toutes fraîches, mon cher : je viens de faire une traversée... Ah! bon Diou!... quelle traversée!

— Entrons au café, et raconte-moi cela.

— Eh! volontiers, té! »

Nous nous installâmes à la terrasse de « l'Américain ». C'était de l'à-propos... Le hasard n'en fait jamais d'autres.

« Mon cher, commença aussitôt William D., à qui la fin du monde n'aurait pu, je crois, couper la parole, mon cher, donc, en revenant de Patagonie

(car je ne t'ai pas dit que j'ai aussi convoyé des troupeaux de boufs de Patagonie au Chili, histoire de donner un prétexte à nos courses politiques en Araucanie), j'étais pauvre comme Job, moi qui avais remué à la pelle des centaines de milliers de dollars. Ma famille, furieuse de ma démission déjà ancienne, refusa de me venir en aide, et je m'enrôlai sur un voilier en qualité de pilotin, un métier de misère, mon bon!

— Je sais.

— Surtout pour moi qui avais commandé... en second, là-bas.

— Quelle déchéance!

— Tu plaisantes?

— Non; va toujours.

— J'ai fait sur ce voilier deux voyages, aux Antilles et en Chine, dont je te passe les détails.

— Passe, passe!

— Après ces deux campagnes, faites en qualité de pilotin sans le sou, c'est-à-dire de véritable chien du bord, tu comprends que j'en avais assez.

— Parbleu! de quoi n'as-tu pas eu assez, d'après ce que je vois?

— De la mer, apparemment, puisque, de retour à Bordeaux et les miens professant toujours à mon égard les sentiments les moins hospitaliers, je découvris un capitaine au long cours, ami de feu mon père, qui m'embarqua avec le titre de second lieutenant... chargé de la cambuse.

— C'est-à-dire comme pilotin à qui l'on peut confier un quart. Mais tu m'étonnes, toi qui étais las du long cours?

— A la voile et sans commandement, oui; mais à vapeur et chef de quart, juge un peu, mon bon! Ce vapeur de commerce appareillait le lendemain au point du jour. Je fis donc mes adieux à ma famille...

— Adieux... déchirants?

— Non.

— Je m'en doute.

— Nous levâmes l'ancre; notre « tournebrotte » se mit à moudre les eaux de la Garonne. C'était le vendredi, 13 février...

— Aïe! mauvais présage!

— Aussi quelle traversée, mon pauvre cher!... mais, n'anticipons pas. A 7 heures nous sommes à Pauillac, où nous laissons le pilote; à 8 heures, nous talonnons sur un haut fond, dans la passe... sans faire d'avaries, heureusement, et bientôt nous sortons de la rivière. L'Océan nous accueille par une danse dont tous les diables déchainés devaient marquer la mesure. Quel temps! mon bon! Si tu avais pu voir quelles têtes

faisaient nos quatre cents passagers b... consignés dans les salons trop exigus pendant que les paquets de mer balayaient le pont au-dessus d'eux!...

— Ah ça! quels pauvres... gens?

— Je ne t'ai pas dit?

— Rien du tout.

— Nous étions frétés pour le transport d'émigrants italiens. Nous en avions

quatre cents à bord, tant hommes que femmes, et de quelle catégorie, bon Dious! Tous sales, en guenilles, se tordant dans les affres du mal de mer... et de l'épouvante, car tous, les femmes surtout, croyaient leur dernière heure venue.

— Quel tableau!

— Et quels parfums!

— Passons, William, passons.

— La mer n'était plus tenable. Nous nous mîmes à fuir devant le temps, le cap à l'E.-S.-E., et allâmes chercher abri à la Corogne.

— Vous n'aviez pas pu doubler Finisterre?

— Impossible. A la Corogne, nous mouillâmes pendant vingt-quatre heures et nous repartîmes, cette fois par un temps superbe. Inutile de te dire que, pendant la tourmente, mes fonctions de cambusier en chef avaient été une sinécure; mais, le calme revenu...

— Grand appétit sur toute la ligne.

— C'est-à-dire que ce n'était plus quatre cents bouches que j'avais à nourrir, mais bien quatre cents gouffres que, trois fois par jour, il me fallait combler... Et difficiles, ces meurt-de-faim! Pour cent vingt francs que leur coûtait la traversée, on ne pouvait cependant pas leur servir des poissons volants en guise de hors-d'œuvres! Pendant quatre jours, toutefois, sauf quelques grognements auxquels je ne pris pas garde, tout alla bien; mais, le cinquième... Ah! mon cher, le cinquième!...

— Tu me glaces, et je flaire un drame, fis-je en riant.

— Té! tu ne crois pas si bien dire, mon bon! Je venais de rendre le quart, à midi, au premier lieutenant. Tout heureux de mes quatre heures de repos, j'étais allé, comme jadis dans ma chambre de sergent, après une marche, m'étendre sur ma couchette, un livre à la main, rêvant plutôt que lisant. Tout à coup, on frappa vivement à la porte de ma cabine.

« — Entrez!

« C'était le maître d'hôtel.

« — Le cambusier est là, me dit-il, il voudrait vous parler... tout de suite.

« — Qu'il entre!

« Le cambusier paraît, la mine effarée, pâle, tremblant de tous ses membres.

« — Eh! bon Dious! qu'y a-t-il?

« — Ilya, monsieur, qu'il faut que vous montiez à l'instant sur le pont, où les passagers et le chef (cuisinier) italien viennent de me poursuivre en me menaçant.

« — Pour quel motif?

« — Voilà : le tableau porte, pour le repas de ce soir, quatre cents quarts de fayots. Je les donne au chef, il ne veut pas les prendre.

« — Encore des fayots! s'écrie-t-il dans son vilain baragouin, vous pouvez vous les...

« — C'est bon! interrompis-je. Après?

« — Je lui donne l'ordre de les faire cuire; il refuse. Je lui lis l'article du règlement qui lui prescrit de faire la cui-

« Le cas du chef italien était grave. Destruction de vivres, tu sais, mon vieux Jean, ce que c'est à la mer. Je passe ma vareuse, je coiffe ma casquette galonnée et je me précipite vers l'écouille. A ma vue, le calme se fait un moment parmi les manifestants. Je parviens sans encombre à la cuisine.

« — De quel droit, dis-je au chef italien, avez-vous jeté à la mer la nourriture des passagers? »

« L'homme, l'œil surnois et l'air cauteleux, sortit à reculons de la cuisine en me disant :

« — Ce n'est pas moi, monsieur!

« — Si, si! » clament cent voix d'émigrants. Les passagers en voulaient à ce cuisinier qui, paraît-il, vendait en secret du café à des passagers qui se rendaient à la République Argentine pour faire de la colonisation!!!

« — Allez me chercher le maître d'équipage! commandai-je à un matelot.

« Et, dès que celui-ci fut arrivé :

« — Cet homme aux fers par les deux pieds, dans la soute à voile!

« Deux de nos marins prennent le cuisinier sous les bras et l'emmènent, suivis du maître d'équipage.

« Alors un émigrant, un colosse à la peau brune et au regard sombre et faux, me frappe sur l'épaule. Je le toise du haut de ma petite taille.

« — Que voulez-vous?

« — Vous n'avez pas le droit, me grimace-t-il en mauvais français, de mettre un passager aux fers.

« — Gardez, s'il vous plaît, vos observations pour vous!

« — Per Dio! vous recevrez les miennes! » et il m'accable d'injures.

« Tu sais, mon bon, la patience n'est pas mon fort et mes poignets ont assez halé

sur les manœuvres pour être devenus solides. J'empoigne le gaillard — il avait la tête de plus que moi — et je le pousse, en dépit de sa vigoureuse résistance et malgré les cris et les menaces de la foule, vers l'avant du navire. Des hommes sortent heureusement du poste d'équipage, viennent à mon aide, et le défenseur du cuisinier va le rejoindre dans la soute à voiles... où je descends les installer en personne.

« En remontant, seul, sur le pont, je trouve la foule exaspérée. Elle m'entoure; je me dégage et crie :

« — A moi! »

« Un Italien sort un couteau de sa



COMBATS DE COQS A MANILLE. — Les deux coqs sont mis en présence. (Page 43, col. 3.)

sine avec ce que je lui donne. Alors il se met à vociférer.

« — Vous voulez, s'écrie-t-il, que je mette ces sales fayots dans mon chaudron?... Eh bien, les y voilà! » — Là-dessus, il prend les haricots et les jette par-dessus bord. La montarde me monte au nez :

« — Ah! c'est comme ça? dis-je. Eh! bien, je ferme la cambuse et vous n'aurez rien autre pour ce soir. » Il se met à crier, les passagers nous entourent, veulent me forcer à ouvrir la cambuse. Sur mon refus énergique, ils se disposent à me faire un mauvais parti. Je parviens à m'esquiver, et me voilà.

manche et, me saisissant par le bras :

« — Si tu cries, je te saigne ! »

« Tu juges bien que je n'étais pas à la noce, hé ? »

« Heureusement, le premier lieutenant, de quart sur la passerelle, a vu le danger que je cours. Il donne l'ordre de courir chercher le second, siffle au commandant, d'un bond saute sur le pont et, le revolver au poing, se fraie jusqu'à moi un chemin au travers des rangs pressés de tous ces furieux. L'homme au couteau recule, me voilà dégagé... provisoirement du moins.

— Provisoirement ?

— Eh ! oui, mon cher. Un moment tenu en respect par le joujou de mon collègue, ces braves Italiens hurlant, vociférant, s'excitant mutuellement de la voix et du geste, se mettent en mesure de fondre sur nous... Et ils allaient le faire, bon Dieux ! lorsque le commandant, paraissant enfin sur la passerelle, s'écrie d'une voix vibrante :

« — Que signifie, messieurs ? »

« Pour tous ces gens de sac et de corde, le commandant était un dieu craint et respecté. Sa haute stature, sa froideur distinguée et sa mâle énergie leur en imposaient ; et puis, c'était le maître souverain, et les races latines ont le respect inné de l'homme qui a ou prend le droit de commander et qui sait se faire obéir. Comme par enchantement, nos farouches adversaires firent volte-face, s'avancèrent tumultueusement jusque sous la passerelle. Là, ils réclamèrent humblement du capitaine qu'il voulût bien ordonner la mise en liberté de leur compagnon passager.

— Ce qu'il ne leur accorda pas, je pense ?

— Céder devant des mutins, un homme comme lui?... allons donc ! Il me fit venir auprès de lui et expliquer à haute voix ce qui s'était passé. Puis, devant tous, il me serra la main et me complimenta, ajoutant que tout ce qu'il entendait faire pour les passager était, s'ils se montraient sages et s'excusaient auprès de moi... de ne pas les contraindre à jeûner jusqu'au lendemain.

— Et ils t'ont fait des excuses ?

— Oui, mon cher. Ils étaient devenus tout d'un coup doux comme des petits agneaux. L'homme qui m'avait menacé de mort se détacha de la foule et me pria d'oublier... sa mauvaise plaisanterie.

— Comme plaisanterie, c'était roide.

— C'est ce que je trouvais ; mais le commandant, qui ne voulait pas pousser les choses au pire, s'en tint pour satisfait.

« — Maintenant, dit-il aux émigrants silencieux et pour ainsi dire prosternés devant la majesté du commandement, maintenant, je vous prévins que si le lieutenant William D... ou tout autre de mes officiers a à se plaindre de qui que ce soit d'entre vous, celui-là sera, dès mon arrivée à Saint-Vincent, remis aux mains du consul d'Italie. Je ne veux pas de mutins à mon bord. Allez !... Le lieuten-

tenant D... va vous faire distribuer quatre cents quarts de haricots.

« — Mais, dirent quelques voix timides, et le cuisinier, pour...

« — Cela ne me regarde pas : arrangez-vous ! »

« Les émigrants se retirèrent l'oreille basse. A trois reprises il envoyèrent, pendant l'après-midi, une députation au commandant pour le supplier humblement de permettre qu'au moins le « chef » pût quitter sa prison le temps de faire la cuisine.

— Et il se laissa fléchir ?

— A la troisième sommation.

« — Qu'on mette les prisonniers en liberté, dit-il, et que je n'entende plus jamais parler d'eux ni de vous ! »

Sur ces mots, je payai les consommations et me levai, en disant à mon ancien camarade de collègue :

« Merci, mon cher William. Mais assez causé.

— Attends, ce n'est pas tout !

— Ça m'est égal : j'ai mon article.

— C'est que je n'en avais pas fini avec le maudit Italien qui jouait si facilement du couteau. Figure toi...

— Non, une autre fois ! — je n'entends plus rien aujourd'hui.

— Pourtant...

— La paix !

— Mais...

— Au diable !... Veux-tu que mes lecteurs m'envoient... d'où tu viens ?

— Je ne viens pas de l'enfer.

— Mais tu finiras par y aller : tu es trop bavard.

— T'en plains-tu ?

— Non, certes, et si la langue te démange encore, viens me voir dans une huitaine.

— Autrement dit : « la suite au prochain numéro » ? A ton gré, mon bon !

— Au revoir, alors ?

— Eh ! au revoir, têt ! »

P.-S. — Inutile d'affirmer l'authenticité absolue du récit ci-dessus.

JEAN KERVADEC.

CURIOSITÉS GÉOGRAPHIQUES

LE TOUR DU MONDE EN 90 JOURS

La reproduction, dans un de nos derniers numéros, d'une carte postale qui a fait le tour du monde en 108 jours, nous a valu de nombreuses lettres.

Dans l'une d'elles, M. B... de Brest, nous donne les curieux détails qui suivent sur deux autres cartes postales, qui ont mis, la première 89 jours, l'autre 92 jours pour faire le même trajet.

« Ces deux cartes ont fait le tour du globe en sens inverse et se sont croisées en route. La

première, partie de Brest le 5 février 1890, est arrivée à Yokohama le 23 mars, quelques heures après le départ de la malle d'Amérique, en passant par Marseille, Port-Saïd et Hong-Kong ; la seconde, partie de Brest à la même date, est arrivée à Yokohama le 25 mars par le Havre, New-York et San-Francisco. Cet itinéraire a été suivi d'après mes indications à la poste. Toutes deux étaient adressées à M. le consul de France à Yokohama (Japon), sous enveloppe, avec une lettre où je priais ce fonctionnaire, que je ne connais nullement, de vouloir bien me faire revenir la première à Brest par San-Francisco et New-York, la deuxième par Hong-Kong et Suez. M. le consul a eu l'obligeance de me rendre ce petit service, et, expédiées toutes deux du bureau central de Paris le jeudi 6 février 1890, elles étaient de retour à Paris, la première le 5 mai, la seconde le 9 mai de la même année ; à Brest, un jour après.

« La première de ces cartes, au lieu de mettre 89 jours à faire son tour du monde, aurait pu n'en mettre que 78, car elle est restée 41 jours à Yokohama, attendant la malle d'Amérique. Il en est de même pour la seconde qui est restée 40 jours à San-Francisco, et 4 jours à Yokohama, attendant la malle anglaise qui l'a transportée à Brindisi (Italie), d'où elle m'est revenue par Modane.

« Sur le recto de ces deux cartes, j'avais écrit moi-même mon adresse. J'avais laissé le verso libre, où le consul m'a écrit quelques mots...

« A. B***. »

MONUMENTS COMMÉMORATIFS

AUX NAUFRAGÉS DU « SERPENT »

La côte asturienne, assez régulière en apparence, est entaillée d'un grand nombre de petites baies ou rias, aux berges rocheuses, où viennent déboucher les rivières torrentielles descendues des Pyrénées Cantabres : ce sont de véritables golfes écossais égarés sur les côtes de l'Ibérie. Les pluies tombent en toute saison dans cette région et l'équinoxe d'automne amène le plus souvent des conflits et de brusques remous de l'air, qui bouleversent les eaux du golfe de Gascogne, le plus redoutable peut-être de toutes les mers dans cette saison.

Parmi les drames épouvantables dont les annales maritimes nous ont gardé le souvenir, il en est un tout récent qui eut pour théâtre la ría de la Corogne (Coruña), d'où cingla jadis la grande Armada. Nous voulons parler de la perte du navire anglais le *Serpent* qui échoua, le 10 novembre dernier, sur un récif, près du cap Villano, à 36 milles de Corogne.

Les officiers et l'équipage du *Vanneau* ont élevé à la mémoire des 172 victimes de ce naufrage, un monument funéraire, à Corogne même, au bord de l'Océan, à côté du tombeau où le gouvernement

anglais avait inhumé John Moore, en 1824.

Ce monument, en forme de quadrilatère, est en marbre blanc, avec inscriptions et sculptures décoratives. Il entoure la tombe de Moore et s'élève au milieu d'un petit jardin, clos par une grille de fer ouvragé.

Les marins anglais qui relâchent dans ces parages y retrouveront des souvenirs doublement douloureux.

MEMOR.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS

8^e séance ordinaire

PRÉSIDENCE DE L'AMIRAL VIGNES

Nécrologie. — La liste déjà si longue des victimes du continent africain vient de s'augmenter d'un nouveau nom : le président annonce la mort du lieutenant de cavalerie Paul Quiquerez, qui, avec M. de Segonzac, avait tenté de s'avancer dans l'intérieur de l'Afrique par l'un des cours d'eau du golfe de Guinée. Finalement, il s'était décidé à remonter le San-Pedro, rivière encore inconnue, qui longe la frontière orientale de l'État nègre de Libéria. Attaqué par les noirs à 200 kilomètres de la côte, l'expédition a chaviré dans les rapides : tout a été perdu. Le lieutenant Quiquerez avait réussi pourtant à s'échapper ; mais il n'a pas tardé à être pris d'un accès de fièvre pernicieuse, auquel il a succombé.

Les dernières nouvelles reçues de lui prouvent qu'il était alors plein d'enthousiasme et de confiance. Le colonel Fix, son oncle, a transmis à la Société copie du journal tenu par le jeune et regretté voyageur, de la fin de mars au commencement de mai. Cette copie est accompagnée de quelques croquis.

Explorateurs français. — On a des nouvelles de MM. Dutreuil de Rhins et Grenard, en mission scientifique dans l'Asie centrale.

Le premier envoie quelques observations météorologiques et astronomiques qu'il a recueillies pendant sa traversée de la province russe de Ferghana. La mission a été partout bien accueillie.

En Afrique, M. Ponel, chef de la station de Bangui sur l'Oubanghi, fait part de plusieurs reconnaissances qu'il a exécutées, l'une entre autres de près de 300 kilomètres vers le Nord, en vue de l'arrivée prochaine de l'expédition Crampel à laquelle il avait reçu l'ordre de prêter tout le concours possible. Dans ce trajet M. Ponel avait relevé trois rivières : l'Umbella et la Kandja, qui ne sont guère navigables, et le Como, qui se trouve dans de meilleures conditions de navigabilité.

A six heures de la Kandja, coule le Couango, cours d'eau très important, praticable pour les vapeurs. Les peuplades riveraines ont entendu des chants d'admiration pour le courage et l'adresse avec lesquels les blancs avaient franchi les rapides.

Les renseignements recueillis par M. Ponel pendant sa reconnaissance du Couango, lui signalaient, non loin de là, l'existence d'un

camp de Tourgous, Arabes du Houassa ou du Soudan, attirés jusque dans cette région par l'appât du commerce. Usages, prières, costumes, etc., décrits par les indigènes, enfin quelques mots arabes prononcés clairement, ne laissent aucun doute à cet égard. Un chef Langouassi annonça à l'expédition qu'à quelques journées au N.-O., les Tourgous venaient deux fois par an pour acheter de l'ivoire et des esclaves.

Après avoir poussé jusqu'à près de 200 kilomètres dans le Couango, M. Ponel déclare que la direction E.-N.-E. de ce cours d'eau le rend impropre pour la marche vers le lac Tchad.

M. Foa, parti pour l'Afrique australe, mande qu'il vient de visiter la colonie du Cap et celle du Transvaal. Les nombreuses tribus cafres et hottentotes, les mines d'or, celles de diamants l'ont vivement intéressé. De Prétoria, il va se rendre sur les confins du Bechuanaland, le refuge des derniers Boschimen, avec l'intention d'étudier de près, s'il est possible, cette peuplade si curieuse et si peu connue. Il a pris déjà de nombreuses photographies de types indigènes.

M. Foa entre dans des régions où cesse toute trace de civilisation. Du Bechuanaland, il se rendra au Matébélé et au Manica, puis au Machonaland, et il espère arriver ensuite au Zambéze. De là seulement il pourra faire parvenir de ses nouvelles à la Société.

L'émigration chinoise. — Les Chinois se répandent aujourd'hui en grand nombre dans les colonies anglaises, espagnoles et néerlandaises, en Californie, en Australie, surtout dans l'Indo-Chine et en Cochinchine.

Cette invasion, ce débordement de la race jaune ont fait pousser des cris d'alarme ; mais y a-t-il lieu de tant s'inquiéter ? Telle est la question traitée par M. J.-J. de Groot, sinologue au service du gouvernement colonial néerlandais ; dans une communication récente faite à la Société de géographie d'Amsterdam, et dont le docteur Meyners d'Estrey donne un intéressant résumé, il a montré que les causes de cette émigration ne doivent pas être cherchées dans un accroissement trop considérable de la population, mais tout simplement dans la pauvreté du sol de quelques parties de la Chine, les districts mêmes d'où sortent les émigrants.

Ces derniers ne proviennent guère que d'une seule province. La nécessité de chercher du travail et de quoi se nourrir les force à s'expatrier. Quand la Chine se sera décidée à construire des chemins de fer, quand elle vaudra bien autoriser les grandes entreprises, il est probable que beaucoup d'émigrants, au lieu de quitter leur pays, se dirigeront vers l'intérieur où le travail, qu'ils ne trouvent pas aujourd'hui, ne manquera certes point. Il n'y a donc pas à redouter l'inondation de la race mongole ; ce que nous voyons actuellement ne provient que d'une seule province de la Chine, et encore cette province est-elle relativement peu peuplée. Donc, il n'est pas probable que l'émigration prenne des proportions beaucoup plus considérables. Que les intérêts matériels se développent en Chine, et alors elle cessera sans doute complètement, d'autant que le gouvernement, tout en la tolérant, ne la voit pas d'un bon œil.

GUILLAUME DEPPING.

NOUVELLES DE NOS COLONIES

M. Feillet, gouverneur de Saint-Pierre et Miquelon, s'embarquera au Havre, le 25 juillet, pour rejoindre son poste.

M. Lagarde, gouverneur des possessions françaises d'Obock, est en ce moment en France.

Indo-Chine. — Le principal but d'un des groupes de la mission Pavie a été atteint.

La ligne de partage des eaux sur le parallèle de Tourane, entre les fleuves annamites et le bassin du Mékong, est fixée ; on a reconnu les sources du Sécong, la route de Tourane à Saravane et on a relié la piste Tourane-Saravane à celle de Hué-Saravane.

La question du Laos, qui préoccupe avec raison tous les Français qui suivent notre expansion en Indo-Chine, paraît désormais devoir se résumer ainsi : il importerait d'installer sur le Mékong, au fur et à mesure des explorations, des agents commerciaux qui noueraient des relations avec les populations laotiennes ; puis, afin de parer aux agissements des Siamois, d'établir de petits postes annamites ; il faudrait surtout régler définitivement les droits de l'Annam sur le Laos ; car plus on le retardera, plus il deviendra difficile.

VOYAGES CONTEMPORAINS

MISSIONS ET EXPLORATIONS

M. LIOTARD, pharmacien de la marine, est chargé d'une mission d'exploration dans l'Afrique équatoriale, et principalement dans le bassin de l'Oubanghi, à l'effet d'y recueillir des collections scientifiques destinées à l'État.

M^{me} French SHELDON, la voyageuse anglaise partie de Zanzibar au mois de mars dernier pour explorer le Masailand et les monts Kilima-Niari, vient de revenir à son point de départ, brisée, épuisée, dans un état de santé absolument alarmant.

N'ayant même pas la force de se tenir debout, elle a exigé qu'on la transportât à bord du premier steamer en partance pour l'Angleterre, où elle arrivera bientôt.

—La souscription ouverte pour subvenir aux frais de restauration du tombeau de DUMONT D'URVILLE, au cimetière Montparnasse, atteint 1,450 francs. La Société de géographie de Paris fait appel aux souscripteurs afin d'augmenter cette somme.

V.-F. M.

PETITE POSTE. M. L. à S. — Pour recevoir des exemplaires du règlement et des programmes de concours, concernant l'attribution de bourses commerciales de séjour à l'étranger, il suffit d'en faire la demande au Ministère du Commerce, de l'Industrie et des Colonies, rue de Varenne, 80. (Direction de l'enseignement technique, bureau de l'enseignement commercial.)

CHRONIQUE DES VOYAGES

ET DE LA GÉOGRAPHIE

Les rivières de Saint-Domingue. — Le Yuna. — Le Yuna, qui descend du massif qui porte les plus hauts sommets de l'île, pourrait fournir à de grandes embarcations environ cent cinquante kilomètres de cours navigable; la voie naturelle qu'il offre est pourtant fort peu suivie. Sur chaque rive il s'accroît de nombreux tributaires dont le principal, le rio Camu, aurait peut-être le droit

d'être considéré comme la branche mère, et il entraîne d'abondantes alluvions qui, en se déposant, entravent le bas de son cours et empêchent les barques de passer à la mer. Ces apports, aidés par les palétuviers, ont comblé le détroit qui séparait Samana de la grande terre, à une époque si récente que les cartes du commencement de ce siècle indiquent au travers de l'isthme actuel un passage praticable pour de petits bâtiments.

Aux pays de la soif. — Sous ce titre, M. de Toulhouse vient de publier un roman sur l'Afrique, dans lequel l'auteur a cherché à concilier les

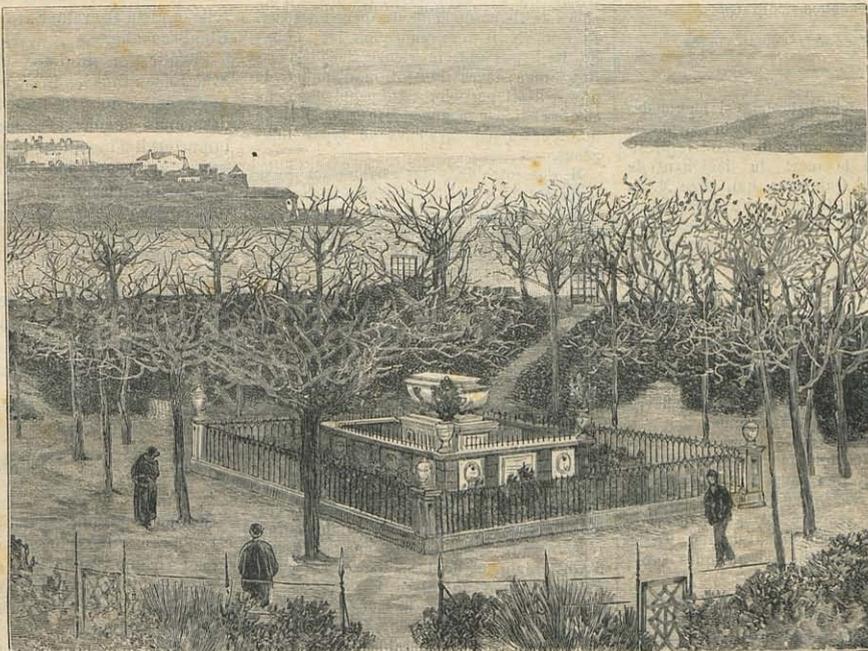
dernières découvertes et les inventions modernes avec les données d'une intrigue. Nous souhaitons à ce nouveau récit le succès qu'il mérite.

Chemins de fer du Midi. — Voyages circulaires dans le centre de la France et aux Pyrénées.

1^o ITINÉRAIRE : 1^{re} classe, 225 francs. — 2^o classe, 170 francs.

Durée du voyage : 45 jours, non compris le jour du départ.

1^o Paris (Gare d'Orléans), Orléans, Blois, Tours, Poitiers, Angoulême, Bordeaux (Bastide ou Saint-Jean), Arcachon, Biarritz, Hendaye, Pau ou Arcachon-



AUX NAUFRAGÉS DU « SERPENT ». — Le monument s'élève au bord de l'Océan. (Page 46, col. 3.)

Pau (directement par Mimbaste), Lourdes, Pierrefitte, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Saint-Girons, Toulouse, Tarascon (Ariège), Quillan, Castelnaudary, Mazamet, Carmaux, Albi, Rodez, Brive ou Quillan à Brive (directement par Toulouse), Limoges (par Périgueux ou Saint-Yrieix), Paris (Gare d'Orléans).

2^o, 3^o et 4^o ITINÉRAIRES : 1^{re} classe, 180 francs. — 2^o classe, 135 francs.

Durée des voyages : 30 jours, non compris le jour du départ.

2^o Paris (Gare d'Orléans), Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris (Gare d'Orléans).

3^o Paris (Gare d'Orléans), Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes,

Pierrefitte, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (Gare d'Orléans).

4^o Paris (Gare d'Orléans), Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (Gare d'Orléans).

Ces billets sont délivrés immédiatement à la gare du chemin de fer d'Orléans, quai d'Austerlitz, à Paris. Il est également délivré des billets à toutes les gares et stations du réseau d'Orléans et aux principales gares du réseau du Midi, situées sur l'itinéraire à parcourir, pourvu que la demande en soit faite au moins trois jours à l'avance.

Les ânes d'Afrique au Jardin d'acclimatation. — La mode est, aujourd'hui, aux petites voi-

tures trainées par des ânes minuscules.

Ces jolis petits animaux ont en effet le mérite de coûter moins cher que les poneys tout en pouvant faire un bon service.

Le Jardin zoologique d'acclimatation qui, jusqu'à ce jour, n'avait dans ses écuries que des chevaux, des poneys et des zèbres, vient de faire venir d'Afrique un lot intéressant d'ânes de différentes tailles, prêts à entrer en service, et qui, en attendant de faire le bonheur des enfants à la campagne, excitent la convoitise des babies parisiens.

Le Directeur-Gérant : LÉON DEWEZ.